SUD OUEST Lundi 5 février 2018

La région

« Il fallait qu'on existe quelque part »

VILLENEUVE-SUR-LOT (47) Éducateur de rue et sociologue, Tahar Bouhouia théorise aujourd'hui les habitudes qui ont été les siennes : tenir les murs

JULIEN PELLICIER
j.pellicier@sudouest.fr

On dit de lui qu'il a réussi, qu'il s'en est sorti. À 58 ans, Tahar Bouhouia ne se pose pas la question, même s'il s'appuie sur son parcours pour tenter de théoriser celui des autres. Celui de jeunes qui, comme lui dans sa jeunesse villeneuvoise, « squattent » un petit pan d'espace public. « On se retrouvait toujours Tour de Paris. C'était un retour au même. On ne faisait rien, on cherchait simplement un point d'ancrage, une reconnaissance sociale entre pairs puisqu'on cumulait les mêmes difficultés. Il fallait qu'on existe quelque part. »

« Comme un aimant »

Les années 1990 sont loin. Dans la banlieue des bords du Lot, pourtant, le phénomène se reproduit, comme dans toutes les villes ou presque. Plus sous la Tour de Paris mais à une centaine de mètres seulement, toujours en plein centre-ville, rue des Cieutat. Une situation qui n'est pas sans créer quelques tensions, suscite l'exaspération de la municipalité et d'une partie de la population, mobilise de temps à autre les forces de l'ordre. « L'ombre fonctionne toujours. Je vois des gamins qui n'étaient pas nés quand j'étais encore à Villeneuve-sur-Lot, qui reproduisent aujourd'hui les mêmes schémas, qui passent leurs journées dans des lieux qui les retiennent comme un aimant. Ce sont souvent des groupes refuge, des enveloppes qui rassurent… »

> « Ce sont souvent des groupes refuge, des enveloppes qui rassurent… »

Tahar Bouhouia ne nie pas les phénomènes de délinquance ni les troubles à l'ordre public qui peuvent exister. Il ne se fait pas non plus le porte-parole de ces jeunes désœuvrés : « Je ne les représente pas. Il faut savoir de qui on parle, quelles sont leurs trajectoires. » La sienne est celle d'un fils de Harkis qui a d'abord connu le camp de Rivesaltes (66), avant de se rapprocher de celui de Bias (47), mais sans y vivre. « Isolée » et non « regroupée », la famille est bringuebalée de Monclar-d'Agenais à Miramont-de-Guyenne puis à Buzet-sur-Baïse, au gré des emplois trouvés par son père, avant de s'installer définitivement dans « la grande ville ».

À Villeneuve-sur-Lot, il se heurte aux « principes de réalité » de l'époque. L'intégration est difficile. Dans la rue comme à l'école, dont il sort « quasi analphabète ». Idem pour le marché de l'emploi. Sans réelles perspectives, restent les copains de la Tour de Paris et les conneries, quasi-inévitables, qui lui ont valu des démêlés avec la justice. En 1983, la Marche pour l'égalité des droits, souvent appelée Marche des beurs, partie de Vaulx-en-Velin (69), fait office de déclic. Las de la « socialisation d'attente », refusant la fatalité, il contribue à la création de l'association Mixture.

« Parce que nous en avions marre qu'on parle et décide pour nous. Via Mixture, on se formait, on se transformait nous-mêmes grâce aussi aux gens qui nous y rejoignaient. » Parmi eux, des enseignants, des sociologues… Des rencontres qui, comme le sport qu'il pratiquait, ouvrent un peu son horizon. N'ayant jamais perdu le goût de la lecture, Tahar Bouhouia déchiffre mot à mot de grands classiques, assouvit sa soif de connaissances pour échapper à son héritage et quitte Villeneuve-sur-Lot pour Bordeaux. À la faculté, il décroche une capacité équivalente au bac et gravit les étapes jusqu'au DEA. Son sujet de thèse, soutenue en 2012, est tout trouvé : « L'assignation collective et socialisation d'attente : le cas des Harkis et des jeunes de cités. »

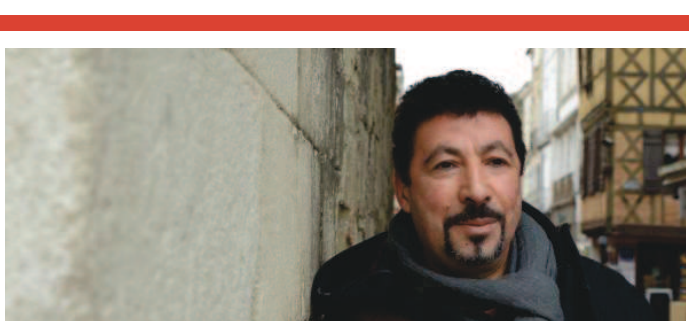
Dynamique de stigmatisation

Éducateur de rue dans une association spécialisée du centre-ville bordelais, il va ensuite travailler au cœur des grands ensembles urbains de Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne) puis dans le XIXe arrondissement de Paris où il retrouve « la même dynamique » qu'il connaissait durant sa jeunesse villeneuvoise. Docteur en sociologie des organisations, il théorise la pratique pour la transformer en action, tel que le préconise l'école de la recherche-action.

« Créer des possibilités »

« On focalise sur de petits groupes, de petits symptômes. Il existe une dynamique de stigmatisation autour de laquelle se construit la dynamique sociale. L'idée est de savoir de qui on parle et pas de parler à partir de préjugés, de rumeurs ou de ce que l'on croit savoir », observe Tahar Bouhouia.

Pour lui, il faut aller rencontrer ces jeunes. « Les donneurs d'ordres doivent créer des conditions de possibilités, offrir à ces jeunes, que l'on a tendance à stigmatiser, des supports sociaux qui leur permettent d'exister différemment. Créer des dynamiques d'ouverture qui permettent de sortir de ce "nous" et de ce "eux", pour tendre vers le vivre ensemble. » Vaste sujet d'étude.



Tahar Bouhouia : « C'était un retour au même. On ne faisait rien, on cherchait simplement un point d'ancrage. » PHOTO J.-P.

BIBLIOGRAPHIE

Membre du Centre des dynamiques sociales et de la recherche-action (Cédrea), il a publié trois ouvrages aux éditions L'Harmattan, issus de sa thèse de doctorat : « Assignation collective et socialisation d'attente : le cas des Harkis et des jeunes de cités », « La contre-productivité des institutions socio-éducatives » et « Le refus de relation, un problème pour notre société ». Il travaille aussi sur un premier roman.